

## PREFACE

*Même dans les obsessions les plus vagues de l'esprit poétique l'intellect est présent, en éveil, notant, soupesant et, si tel est son souhait, discriminant.*

Le présent livre est la traduction en français de *Suspended Judgments*<sup>1</sup>. Dans la citation ci-dessus de son premier chapitre<sup>2</sup> on trouve chacun des éléments qui peuvent éclairer la pensée de John Cowper Powys et annoncer au lecteur la couleur de ces essais littéraires tout à fait originaux. Powys a illustré son propre « intellect en éveil » sous autant de formes écrites que possible. En effet, romancier, poète, philosophe, John Cowper est également un essayiste de renom, et l'auteur de pièces de théâtre. Cet esprit curieux, enthousiaste et profond, se nourrissait de l'expérience de chacune de ses sensations, de l'essence du rapport de l'homme à la Nature et au Cosmos et de l'importance merveilleuse du simple fait d'exister. Du haut de son estrade de conférencier itinérant, Powys s'est adressé pendant près de trente ans<sup>3</sup> à un public américain des plus divers. Cet Anglais au corps grand et maigre, au visage d'aigle, faisait apparaître à ses auditeurs, tel un prestidigitateur, la pensée même du romancier, poète ou philosophe dont il parlait. Les témoignages qui nous restent attestent de ce don quasi surnaturel de rendre concrète une pensée, en lui insufflant vie. Il appelait « analyse dithyrambique » sa capacité à rendre compte d'un penseur en l'animant de cette flamme qui brûlait en permanence en lui. La maîtrise de l'analyse dithyrambique se révèle dans les essais du présent recueil. Elle vient les éclairer d'une lumière parfois inattendue. Bien différente d'une critique littéraire convenue, le lecteur se sentira emporté vers un autre versant possible de la critique, une critique discriminante certes, mais avant tout une critique étonnamment vivante.

Les seize essais littéraires qui font l'objet de *Jugements Réservés* concernent, comme l'indique John Cowper Powys dans son sous-titre, des livres suscitant pour lui un intérêt particulier : c'est-à-dire qu'il s'agit d'auteurs et d'œuvres qui auront procuré à notre essayiste des sensations

## Préface

de lecture fortes qui viennent ricocher sur toutes les facettes de sa sensibilité. Il s'agit, pourrait-on dire, de sensations des sensations, et cela serait à même de désorienter plus d'un lecteur, mais que celui-ci se laisse entraîner là où Powys souhaite l'emmener, et il ressentira au plus profond de lui-même résonner l'écho de la pensée powysienne.

Il s'agit d'un choix tout à fait éclectique de livres et d'auteurs. Dans son premier chapitre intitulé « Savoir Discriminer » l'auteur explique qu'il s'est laissé totalement aller à ces prédilections livresques personnelles, livrant une critique passionnée, positive ou négative, des auteurs qui l'ont le plus marqué. C'est donc sur la sensation éprouvée lors de l'acte de lecture que John Cowper Powys a pu créer à la fois son métier de conférencier et sa propre œuvre. C'est au travers de ses sensations de lecture que Powys est devenu cet esprit inclassable, séduisant ses lecteurs par-delà les modes et les époques.

Refusé à l'enrôlement en Angleterre pour un problème de cicatrice au poumon, alors qu'il était rentré en Grande-Bretagne tout exprès des Etats-Unis pour s'engager, Powys a tenu à faire son propre effort de guerre sous la forme de conférences. En 1914, G. Arnold Shaw, agent et organisateur des conférences de John Cowper Powys décide de fonder une maison d'édition aux Etats-Unis. Powys rédige en un mois un pamphlet politique, *The War and Culture*, publié par Shaw en 1914, en réponse à la propagande pro-allemande menée par un certain Münsterberg, professeur à Harvard. Dans cet opus, il exploitait la veine des différences et incompatibilités culturelles ou philosophiques, propres à chaque pays en guerre, et de manière générale Powys cherchait à incriminer les Allemands et glorifier les Français dont il exhortait ses auditeurs américains à sauver la culture. Il évoque dans son autobiographie son deuxième « effort de guerre », sa décision de renoncer à toute forme de plaisir érotique mental. Cette idée, il la doit à Balzac : « Balzac a toujours soutenu que s'abstenir du plaisir d'amour attise puissamment le pouvoir de création littéraire ; et c'est bien mon avis que nous tirons un bien plus grand parti de l'abstinence que de la jouissance. »<sup>4</sup> La création chez Powys est toujours le fruit d'une tension causée par un désir, suscité intentionnellement et réprimé, qui excite ainsi son imaginaire.

En 1915, Powys se remet à l'ouvrage et rédige en dix jours un recueil d'essais littéraires, *Visions and Revisions*, à propos de ses auteurs favoris. Parmi eux, à cette époque, seul Rabelais représente les auteurs français.

(Powys lui consacra d'ailleurs en 1948 tout un ouvrage.) L'année suivante, en 1916, il publie *One Hundred Best Books*<sup>5</sup>, suivi de *Suspended Judgments. Les Plaisirs de la Littérature*<sup>6</sup> avec *Jugements Réservés*, le présent livre, sont les deux seuls recueils d'essais littéraires publiés à ce jour en français.

La critique de John Cowper Powys est vivante et ne condamne pas. Il s'adresse personnellement à son lecteur. La page est une estrade virtuelle à partir de laquelle il convoque les auteurs dont il est certain que le génie peut éclairer la perception individuelle de chacun. Powys opère en interaction constante avec l'auteur dont il parle. Il le fait surgir devant son lecteur/auditeur, donnant chair autant à sa personnalité qu'à ses idées. La critique, telle qu'on la pratique dans le monde littéraire, était étrangère à la tournure d'esprit de John Cowper Powys.

Pour Powys, « la critique, que ce soit en littérature ou en art, n'est qu'une main morte posée sur une matière vivante, à moins qu'elle n'apporte, de notre part, à l'objet critiqué, la réponse d'une authentique réciprocité. »<sup>7</sup> La critique littéraire selon John Cowper Powys est reliée à l'empathie. Que ce soit dans ses essais ou dans ses conférences, Powys personnifie avec passion ces hommes de lettres dont la pensée l'a marqué, il identifie sa propre pensée avec la leur, dans l'enthousiasme de celui qui vient de faire la connaissance d'un esprit frère.

Il se voyait moins critique littéraire que passeur, un médium qui prendrait le lecteur par la main pour lui raconter un auteur particulier, en le faisant s'animer, ainsi qu'on le ferait d'une histoire. Il agit de même dans ses poèmes et romans, donnant vie à l'inanimé, découvrant l'originalité de l'âme de chaque objet, arbre ou pierre. Il possède le génie d'insuffler ce miracle de vie autant aux pensées qu'aux paysages, car tous, pour lui, procèdent de la même matière imaginative et vivante. C'est dans *Autobiographie* qu'il analyse son approche de la critique littéraire :

C'est dire à quel point ma conception de la critique littéraire était différente de celle des universitaires. Mon but était une transmigration de mon âme qui finissait par faire de moi un démon qui va posséder quelqu'un. Je me coulais en serpentant dans les os de mon auteur, et ses réflexes les plus surprenants devant la vie, je les présentais comme s'ils provenaient directement des centres nerveux où ils avaient leur origine.<sup>8</sup>

La critique pour lui est subjective et réflexive, renvoyant à sa propre relation avec l'œuvre de l'écrivain, à sa propre expérience de la lecture. L'esprit essentiellement organique de Powys enfonce ses racines pour fouir la matière/livre qui l'occupe, il la remue et la retourne, tel un truffier, pour y trouver le diamant noir des affinités qu'il partage personnellement, voire affectivement, avec « son » auteur. C'est ce que confirme Glen Cavaliero, grand critique powysien anglais : « La critique littéraire de Powys est totalement affaire de subjectivité—les commentaires à propos de ses auteurs concernent moins l'analyse de leurs qualités que l'effet qu'ils ont pu avoir sur sa propre pensée ; pour lui, la littérature était aussi importante que le fait de vivre ». Il revient plus loin sur le même thème. Dans les divers essais à propos de romanciers il souligne les qualités qu'il leur trouve, qui sont les qualités propres à ses propres livres—c'est-à-dire, l'intensité dans l'imagination, et c'est leur impact sur la conscience du lecteur qui importe, plus qu'une conformité à tel ou tel standard littéraire. « Ses écrits littéraires sont de nature aussi confessionnelle que ses ouvrages philosophiques et ses romans ; il semble le plus souvent décrire non pas l'auteur dont il est question, mais lui-même. »<sup>9</sup>

Cependant, Powys avait assez de distance critique pour être conscient de sa subjectivité et l'accepter. De son point de vue, ce qui prime chez un auteur, c'est son univers personnel, sa mythopoeïa, et par là sa faculté à transformer ses propres sensations en matière à expérience intérieure. C'est cette vie intérieure qui se donne à voir sur les rayons de sa bibliothèque personnelle et qu'il souhaite partager avec les lecteurs de *Jugements Réservés*.

C'est en 1916, en pleine guerre mondiale donc, que John Cowper Powys publie *Suspended Judgments, Essays on Books and Sensations*. Powys y passe en revue les seize auteurs qu'il a choisis à l'aune de sa propre affectivité littéraire. On peut appliquer à Powys lui-même ce qu'il dit de Remy de Gourmont : « C'est cela qui donne même à son œuvre critique une sorte de frisson physiologique, comme si découvrir une nouvelle intelligence créatrice était une rencontre entre l'amant et la bien-aimée »<sup>10</sup>.

Quelques années plus tôt, à l'occasion de conférences données par Powys en Allemagne, une de ses cousines, Alice Linton, l'emmena rendre visite à Frau Foster Nietzsche à Weimar, quelques mois à peine après la mort du philosophe qui avait à un moment influencé John Cowper<sup>11</sup>. Dans la maison de Nietzsche, c'est évidemment la bibliothèque du grand

homme qui lui fit forte impression. Powys avait noté avec grand intérêt les lectures françaises du philosophe. La découverte de Pascal<sup>12</sup> dans les rayonnages de la bibliothèque, ainsi que d'autres auteurs français avec lesquels Powys avait des affinités, fut une révélation. La pensée nous vient qu'il appréciait ces livres un peu comme Montaigne aimait son ami Etienne.

Le fait d'avoir choisi ces dix auteurs français montre bien l'attrance de Powys pour quelque chose d'inhérent à l'esprit français. On peut s'en étonner d'ailleurs, compte tenu par exemple de sa réaction devant Rabelais. Il admet en effet très franchement que pour quelqu'un comme lui, « pathologiquement délicat par tempérament »<sup>13</sup>, pudique et cérébral, la découverte de Rabelais fut un choc pour sa nature anglo-saxonne. Son affinité naturelle penchait plutôt du côté de l'ultra-sensible Rousseau, dont le concept de retour à la Nature ne pouvait être qu'en résonance avec sa propre relation à la nature, inspirée par la philosophie poétique de Wordsworth.

La culture chrétienne s'oppose à un scepticisme laïque, indissociable de l'esprit français. Pour Powys cette tension spirituelle qu'il pressent dans l'esprit français est l'expression d'un principe féminin inhérent à celui-ci, un fonctionnement passionné qui serait tout à fait capable de faire fi des lois quand les passions sont en jeu. « La sacralité est l'idéal de la femme—celui de l'homme est la moralité. L'un est fondée sur la passion, et grâce à l'amour, nous élève au-dessus des lois, l'autre se fonde sur le vice et le recul devant le vice, et n'a aucune espèce d'horizon. C'est pour cela que les pays où l'imagination est profondément féminine comme la Russie et la France ont le sacré pour idéal. L'Angleterre, en revanche, y oppose sa moralité puritaine, et l'Allemagne son efficacité scientifique. »<sup>14</sup>

Voulant prendre ses distances avec le puritanisme de son père, John Cowper Powys cherche à se rapprocher d'une interprétation plus sensuelle de la poésie religieuse. Il y eut une époque où il fut attiré par la religion catholique qui lui apportait une certaine excitation métaphysique, qu'il aimait retrouver dans les ouvrages gnostiques ou les livres consacrés à la recherche du Graal<sup>15</sup>.

Il passe ici en revue chronologiquement chacun des seize écrivains. En les lisant, on peut remarquer que ce que recherche et souligne John Cowper Powys dans son commentaire paraît être davantage leur dimension philosophique et spirituelle que littéraire. Dans chacun des

## Préface

essais l'enthousiasme de Powys pour un auteur est à la hauteur de ce qu'il pense reconnaître de sa propre approche d'une philosophie de la vie. Il semble que ce soit particulièrement le cas dans les chapitres consacrés aux auteurs français. Il tombe d'accord avec Montaigne pour lire ce qui lui plaît, selon ses propres inclinations.

L'objectif des essais littéraires de Powys, outre le fait de faire partager ses choix personnels, concerne plus précisément la capacité à émouvoir son lecteur, à susciter un questionnement sur le rapport du lecteur avec son monde intérieur et le monde qui l'entoure, en l'aidant à conforter ou à développer sa puissance imaginative. Il passe en revue l'attitude de chaque auteur face aux réalités positives et négatives de l'univers, leur pragmatisme, leur scepticisme, mais également leur conscience spirituelle, leur proximité avec une perception réaliste et païenne de la nature ainsi que de la nature humaine. Il les accepte pour ce qu'ils sont.

Montaigne à ses yeux est l'un des premiers philosophes du concret, de l'existant. En effet, il le décrit comme ayant un esprit païen et subtil qui, avec une belle intelligence, a su préparer la voie pour les œuvres des auteurs qui allaient suivre. Powys semble sensible à des formes personnelles de tension spirituelle. C'est cette tension qui provoque son scepticisme, et « la France est, de toutes les nations modernes, la plus sceptique ». <sup>16</sup> Ce scepticisme se manifeste dans les grandes problématiques religieuses françaises qui se sont succédées depuis les guerres de religion entre catholiques et huguenots : la dispute janséniste, le culte de la Raison, la laïcité républicaine et l'affaire Dreyfus. L'essence de l'esprit français se trouve d'ailleurs résumée chez Montaigne, dont Powys se plaît à longuement évoquer le scepticisme. Il en souligne la nécessité : « Tant que nous serons suffisamment sceptiques, sur le plan historique et théologique, pour balayer dans un sursaut d'intelligence aussi bien l'interprétation littérale que l'interprétation allégorique, nous ne serons aucunement embarrassés par ces difficultés logiques.... [Notre Christ] sera un dieu naturel et véritable, une création non pas de la piété, encore moins de la philosophie, mais de la poésie et de l'imagination. » <sup>17</sup>

Il souligne également le lien qui relie l'auteur des *Essais* aux gens simples, au côté terre-à-terre de la vie, à ses exigences physiques qu'il ne craint pas de décrire : « Empreint d'un profond sens du bien-être physique, que les fâcheux accidents du hasard et du temps ne faisaient qu'accroître, Montaigne contemplait avec une satisfaction intense et

immuable le grotesque panorama de la vie humaine. »<sup>18</sup> Bien que les critiques le lui aient reproché, c'est sous l'angle d'une acceptation de l'élément comique et naturel des fonctions corporelles qu'il faut voir une acceptation plus englobante, plus universelle de tous les aspects, nobles et bien moins nobles de l'être animé et inanimé. Le Mal, le Bien, le spirituel et l'abject, la grossièreté et la plus grande subtilité font partie intégrante d'une dimension cosmique du monde.

Pour ceux qui pourraient s'étonner de l'absence d'un essai sur Rabelais, on peut rappeler que Powys lui a consacré en 1915 un essai dans *Visions and Revisions* et en 1948 un livre, *Rabelais*, retraduisant lui-même en anglais des passages du texte d'origine. Nous pourrions ajouter que Rabelais et son Pantagruélisme constituent l'un des critères avec lesquels Powys mesure la valeur des auteurs dont il parle, comme par exemple Remy de Gourmont « ... à certains égards véritable esprit pantagruélien... ».<sup>19</sup> Powys reprend souvent sa définition du Pantagruélisme qui se décline sur plusieurs niveaux, celui du bien-vivre, d'une attitude optimiste et heureuse et d'une spiritualité libre et tolérante.

John Cowper Powys a connu l'œuvre de Pascal par l'intermédiaire de ses amis, Bernard O'Neill (à qui *Suspended Judgments* est dédié), et John William Williams, « le Catholique », dont il dit<sup>20</sup> « Avant de le rencontrer, je n'avais jamais connu personne qui mît tant d'ardente imagination dans sa passion pour Pascal », passion qu'il adopte à son tour. Pascal n'accepte pas les compromis, et est proche d'une réalité sans équivoque, une réalité terrienne et pragmatique. Cet aspect n'empêche pas Pascal de savoir reconnaître la spiritualité et la poésie qui existent dans le concret. Powys dit de Pascal qu'il s'est débarrassé de tout ce qui pouvait l'empêcher de regarder l'univers sans illusion aucune: « Il s'est débarrassé de tout; afin de contempler l'univers dans son horreur absolue, afin de regarder en face les effroyables yeux sans paupière du vide de l'espace. »<sup>21</sup> Ce regard au travers d'un œil monstrueux n'est pas sans rappeler le thème du regard saurien sur le monde que reprend sans cesse Powys dans ses œuvres philosophiques et dans ses romans. Une fois de plus Powys cherche dans un auteur ce qu'il désire y trouver de sa propre pensée.

Ce qui attire John Cowper Powys chez Voltaire est de prime abord l'expressivité de ses traits et l'humaniste passionné qui refuse, tout comme Powys, la folie de la politique et de la pensée dogmatique sectaire. La manière dont Voltaire dans son *Candide* défend une certaine idée de la

liberté, liberté des sens et liberté de pensée, le ravit. Loin de s'enfermer dans une tour d'ivoire, Voltaire consacra son intelligence à prendre la défense de causes et de personnes dont il pensait qu'elles étaient victimes d'injustice. John Cowper Powys dans son œuvre romanesque a également défendu les laissés-pour-compte, les pauvres, les simples d'esprit, mais également—sujet tout aussi crucial—les chiens victimes de vivisection.

Comme on le verra, Powys déclare dans son journal s'identifier plutôt au philosophe genevois, bien que sa perception de Jean-Jacques Rousseau soit assez ambivalente. Il s'agit cependant d'une ambivalence dans laquelle il se reconnaît. Powys voit le naturaliste comme étant, malgré les apparences, fondamentalement antisocial et scandaleusement individualiste. Powys avait des idées assez personnelles sur l'influence de la sensualité et des pulsions érotiques des auteurs. Cela concerne au premier chef Rousseau dont Powys écrit que sa sensualité dominait entièrement son intellect et que ce dernier ne pouvait de ce fait pratiquer les valeurs qu'il prêchait. Timothy Hyman, éminent critique, croit détecter l'influence de Rousseau sur Powys dans *Autobiographie* : « De même que dans les *Confessions* de Rousseau, une apparence de candeur et d'intimité nous trompe, nous entraînant à accepter un témoignage parfaitement sélectif et manipulateur. »<sup>22</sup>

Cette atmosphère spirituelle est le fruit d'une tension entre les pulsions sensuelles de Rousseau (en corrélation avec ses pulsions spirituelles) et ses aspirations philosophiques quelque peu anarchiques, lesquelles ont peut-être contribué à l'avènement de la Révolution française. John Cowper Powys le considère comme l'exact opposé de Nietzsche, car il entraîne son lecteur dans une farandole voluptueuse, dionysiaque, vers un avenir édénique du Retour à la Nature. Il joue sur les émotions, les aspirations sensuelles et animales de chacun d'entre nous et distille ce que Powys appelle un poison trompeur tout au long de son discours philosophique. Même si Powys voit en lui un écrivain plus enclin au sentimentalisme qu'au mysticisme, il peut cependant être également perçu comme un prophète annonçant le retour du paradis perdu. « De tous les grands génies originaux, Rousseau est peut-être celui dont il est absolument impossible de parler sans tenir compte des particularités sexuelles qui accaparaient son esprit passionné et anxieux. »<sup>23</sup> La lecture de l'essai sur Rousseau donne l'impression que John Cowper Powys, tout en adhérant de toute son âme à l'idée d'une



vie proche de la nature qui ne soit pas viciée par l'apport discutable de valeurs urbaines, se méfie quand même de lui. En revanche, l'énergie que déploie Rousseau lui plaît, ses idées sont tentantes et sa philosophie allie un certain idéalisme aux réalités de la vie tout en proposant une vie meilleure. Son écriture est empreinte d'émotion, donnant l'impression d'une grande sincérité, ce qui lui permet d'avoir une emprise certaine sur le lecteur à qui il enjoint de tirer fierté de la condition humaine. Comme il le fait remarquer, ils ont en commun le culte des sensations : « ... Jean-Jacques Rousseau, ce grand homme dont l'excellent sensationnalisme supersensuel est des plus populaires de nos jours... »<sup>24</sup>

Il semble néanmoins à Powys que Rousseau manipule les hommes de son époque pour son profit personnel. Car il ne fait qu'exposer ce qui lui procure personnellement de la joie. Il en jette les ingrédients en pâture à ses lecteurs et si ces derniers ne savent pas les accommoder, il n'en a cure. Son génie et son amour d'une simplicité passionnée pour la nature, en revanche, sont bien présents et continuent de marquer les générations d'amateurs de son œuvre. Il trouve un écho en John Cowper Powys pour qui le fait de rêver des pensées délicieuses de solitude sensuelle était une règle de vie. Loin de proposer une vie utopique, Rousseau, tout comme Powys, propose de transfigurer la vie quotidienne et les choses simples qui l'accompagnent, de régénérer la nature humaine au contact du monde extérieur naturel. Powys confie à son journal le 12 février 1930: « Je suis en train de lire l'attaque intelligente et éclairante de Maritain contre Rousseau. Je sais bien de quoi il parle—qui le sait mieux que moi ? Car *je suis moi-même* Rousseau—ou plutôt un Jean-Jacques qui, dans un autre avatar, *a poussé des racines* et appris quelques moyens supplémentaires de plier aux quatre vents! »<sup>25</sup>

Quant à Balzac, il est l'équivalent français, avec Victor Hugo, de Charles Dickens et ils apparaissent tous deux également au panthéon de cet ouvrage critique. Balzac représente selon John Cowper Powys, l'essence même du génie créatif de l'art romanesque. Powys a la révélation visionnaire de la voie qu'a ouverte Balzac. Dans cet essai, on voit combien Powys a réellement apprécié à leur juste valeur la galerie de personnages, leur complexité psychologique face aux événements de leur vie et comment une œuvre de fiction peut surpasser tout ce qui peut se vivre dans la réalité par la capacité de l'auteur à enrichir et donner davantage corps à « ce que l'on pourrait appeler la marge imaginative de notre vie ordinaire »<sup>26</sup> Powys a lu Balzac et se souvient de sa quête dans les librairies

## Préface

d'Oxford, cherchant par monts et par vaux des éditions de ses œuvres en français. Bien des années plus tard il avoue dans son journal que c'est grâce à Balzac que lui est venue l'envie de devenir romancier : « Dimanche 2 mars 1930. Je suis toujours en train de lire Balzac. Je suis toujours fasciné par les créations de son univers : sont-elles réelles, sont-elles irréelles, sont-elles même *intéressantes* ? Bon ! Ce qui me captive et me fascine dans Balzac, c'est *l'idée de son entreprise*. Ce torrent d'énergie, cette espèce de raz-de-marée et les détails de ces séances où il absorbait continuellement du Café. Le contact de Balzac me rappelle le moment où j'ai voulu être romancier pour la première fois. C'était lors d'une promenade à Cambridge, près de Trumpington Mill et de Queen's College. »<sup>27</sup> Chaque auteur appartient ou n'appartient pas à la famille d'affinités littéraires, spirituelles et philosophiques de Powys et c'est là l'aune à partir de laquelle il mesure leur aptitude à enchanter les capacités imaginatives du lecteur.

Victor Hugo ne recueille pas, en revanche, tous les suffrages. Powys ne le porte pas en grande estime : « Jeudi 25 février 1930 : Suis en train de lire cet âne maladroit, bien intentionné, noble, Cosmico-Comique de Victor Hugo. »<sup>28</sup> Pour Powys, « Il y a, chez Victor Hugo, quelque chose d'authentiquement grand, innocent et élémental » qui compense ce trop-plein de sérieux, et c'est cette force primitive et le génie qu'il porte en lui qui jaillissent lorsqu'il est confronté aux éléments, et notamment à la mer. Ce sont d'ailleurs les scènes maritimes que dépeint Hugo dans *Les Travailleurs de la mer* qui trouvent un écho en Powys dans *Les sables de la mer*, cet hymne à la mer.<sup>29</sup> C'est *L'Homme qui rit* que Powys considère comme son chef-d'œuvre par la dimension à la fois cruelle et poétique du sujet. Pour lui, l'imagination poétique de Hugo a bien plus de force et de relief que son œuvre poétique, peu accessible et rébarbative pour quelqu'un qui n'est pas français. Ce que John Cowper Powys ne savait certainement pas, c'est que Victor Hugo fut le premier président de la Ligue française anti-vivisection et a ardemment combattu la vivisection en déclarant cette pratique criminelle. Ce sujet douloureux était pour Powys une cause qui lui tenait particulièrement à cœur. S'il avait su l'engagement de Hugo contre la vivisection, l'essai qu'il lui a consacré aurait certainement été plus chaleureux.

Intéressé par Anatole France, par son esprit fin, railleur et désabusé, Powys nous suggère dans une autre œuvre<sup>30</sup> de lire *L'Orme du Mail*,

*L'Abbé Jérôme Coignard* et *Le Livre de mon ami*. De même que chez Rabelais, Montaigne, Voltaire et Rousseau, Powys aime à retrouver un incorrigible païen pour qui, finalement, les plaisirs des sens sont les seuls qui comptent vraiment. Mais malgré l'admiration que Powys lui porte, l'univers d'Anatole France ne saurait être le sien, il est trop empreint de civilisation citadine, et il lui manque ce courant violent et fruste qui charrie les forces de la nature indomptée. A juste titre, c'est de Voltaire qu'il le rapproche.

Lorsque enfin Powys en vient à Remy de Gourmont<sup>31</sup>, l'on constate de nouveau combien seuls les auteurs qui partagent sa philosophie de la vie ont eu droit de cité dans *Suspended Judgments*. Powys voyait en Remy de Gourmont un anarchiste spirituel, un chantre des plaisirs dont il fait le but ultime et légitime de tout être humain. Il le rencontra à Paris en août 1913 et but même une absinthe avec lui.

Dans *Rodmoor*<sup>32</sup> John Cowper Powys fait lire *La Litanie de la rose* à son personnage principal, Adrian Sorio, héros typiquement powysien, qui se débat dans l'imbroglio de sa double relation amoureuse et de son impuissance à composer avec sa propre vie, à protéger son monde intérieur. N'oublions pas que Powys travaillait à *Suspended Judgments* dans le temps où il rédigeait *Rodmoor*. La porosité existant entre ses œuvres critiques et philosophiques, de même qu'avec ses œuvres romanesques, participe de l'élaboration d'une pensée organique où l'imaginaire et le réel ont même valeur ontologique.

Ses réflexions si chaleureuses et admiratives sur Verlaine lui donnent aussi l'occasion de montrer le peu de goût qu'il avait pour les courants modernistes, tels que les Imagistes.<sup>33</sup> Pour Powys la poésie de Verlaine est une musique de l'âme, le poète vit et respire par son imaginaire. Powys dessine une évocation aquarellée, douce, mélancolique de l'univers verlainien qu'il rapproche de Watteau. Il était très attaché au poète et déclarera d'ailleurs plus loin que, de tous les auteurs dont il parle dans ces Essais, il n'est en fin de compte porté, instinctivement, que vers Blake et Verlaine.

Les six essais consacrés aux auteurs anglo-saxons sont rédigés avec tout autant de passion et de discernement. On y trouve les figures de William Blake, Byron, Emily Brontë, Joseph Conrad, Henry James et Oscar Wilde, lesquels ont su, chacun à sa manière, exciter l'imagination de Powys tout en lui donnant des motifs de réflexion sur certains aspects de sa propre philosophie de la vie. Ils nous offrent une vision originale,

## *Préface*

poétique et vraie de chacun des écrivains revisités, nous invitant à les (re)découvrir.

L'impression qui perdure à la lecture de ces essais est celle d'un auteur britannique qui aurait retrouvé sa famille intellectuelle et se réjouirait de reconnaître en chacun de ses membres des affinités et ressemblances communes. Ils ont ainsi une place de choix sur l'étagère spécialement consacrée aux auteurs préférés. Iconoclastes—Voltaire, Gourmont, Blake, Wilde...—ou non, ils y tiennent compagnie à Homère et autres Shakespeare. Après avoir tenté de faire revivre sa propre interprétation de la pensée de tous ces auteurs pour un public anglophone, il était grand temps qu'un lectorat français, que l'on espèrera en affinité avec la philosophie de lecture de Powys, apprécie tout autant ces jugements réservés.

Marcella Henderson-Peal

## Notes

<sup>1</sup> *Suspended Judgments*, Arnold Shaw, N.Y., décembre 1916.

<sup>2</sup> *Jugements Réservés*, p.28.

<sup>3</sup> De 1905 à 1930 Powys était conférencier itinérant employé par l'American Society for the Extension of University Teaching.

<sup>4</sup> *Autobiographie*, Gallimard, 1965, tr. M. Canavaggia, p.524.

<sup>5</sup> *One Hundred Best Books*, Arnold Shaw, N.Y., 1916. non traduit.

<sup>6</sup> *Les Plaisirs de la littérature*, tr. G. Joulié, L'Age d'homme, Lausanne, 1995.

<sup>7</sup> *Jugements Réservés*, p.29.

<sup>8</sup> *Autobiographie*, p.412.

<sup>9</sup> Glen Cavaliero, *John Cowper Powys, Novelist*, Clarendon Press, Oxford, 1973, p.7. Extrait tr. M. Henderson-Peal.

<sup>10</sup> *Jugements Réservés*, p.178.

<sup>11</sup> Dans deux des quatre recueils d'essais littéraires qu'il a publiés, quelques pages sont consacrées à Nietzsche, dans *Visions and Revisions* en 1915, puis dans *The Pleasures of Literature* en 1938.

<sup>12</sup> Cf. Introduction, *Visions and Revisions*, Macdonald, Londres, 1955, p. xviii. Cette nouvelle introduction de l'édition anglaise remplace la préface de l'édition américaine de 1915.

<sup>13</sup> *Rabelais*, The Bodley Head, 1948, p.7. Extrait tr. M. Henderson-Peal.

<sup>14</sup> *Visions and Revisions*, p.40. Extrait tr. M. Henderson-Peal.

<sup>15</sup> *Autobiographie*, « Court House », pp.356-357.

<sup>16</sup> *Jugements Réservés*, p.40.

<sup>17</sup> John Cowper Powys, *La religion d'un sceptique*, tr. Judith Coppel, collection 'En lisant en écrivant', José Corti, 2003, p. 34.

<sup>18</sup> *Jugements Réservés*, p.43.

<sup>19</sup> *Rabelais*, The Bodley Head, 1948, p.385; *Rabelais*, tr. C. Lieutenant, La Thalamègue, 1990, p.232.

<sup>20</sup> *Autobiographie*, p.257

<sup>21</sup> *Jugements Réservés*, p.56.

<sup>22</sup> Timothy Hyman, « The Modus Vivendi of John Cowper Powys » in *Essays on John Cowper Powys*, ed. Belinda Humphrey, University of Wales Press, 1972, p.127. Tr. M.Henderson-Peal.

<sup>23</sup> *Jugements Réservés*, p.76.

<sup>24</sup> *Le Sens de la Culture*, L'Age d'Homme, 1981, tr. M-O. Fortier-Masek, p.97.

<sup>25</sup> *Petrouchka et la Danseuse*, ed. Morine Krissdóttir, tr. C. Poussier et A. Bruneau, Corti, 1998.

<sup>26</sup> *Jugements Réservés*, p.89.

<sup>27</sup> *Petrouchka et la Danseuse*, p.85.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p.84.

<sup>29</sup> *Les sables de la mer*, tr. M. Canavaggia, Bourgois, 1982.

<sup>30</sup> *One Hundred Best Books*, Arnold Shaw, 1916.

<sup>31</sup> L'essai sur Gourmont a déjà été publié dans *Actualité de Remy de Gourmont*, tr. C. Armandet et J. Peltier, Editions du Clown Lyrique, 2008.

<sup>32</sup> *Rodmoor, A Romance*, G. Arnold Shaw, 1916; *Rodmoor*, 'Chênegarde', tr. P. Reumaux, Le Seuil, 1992.

<sup>33</sup> Powys ne lance pas ces piques au hasard. Il détestait cordialement Ezra Pound et Hilda Doolittle et leur cercle de poètes imagistes. Il avait vécu une histoire d'amour complexe avec Frances Gregg, la muse de Hilda Doolittle, et dans une certaine mesure d'Ezra Pound. Ce dernier, grand manipulateur, entretenait avec Frances une relation trouble.